

LE TEMPS DES FEMMES

ELENA TCHIJOVA

LE TEMPS DES FEMMES

*Traduit du russe par
Marianne Gourg-Antuszewicz*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Ouvrage publié avec le soutien
de l'Institute for Literary Translation, Russie



AD VERBUM

Titre original : *Vremia jenchitchin*

Copyright © Elena Chizhova 2009
pour l'édition originale.

Agreement via www.nibbe-wiedling.com

© 2014, Les Éditions Noir sur Blanc, CH-1003 Lausanne
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-88250-332-9

Préface

Prosatrice et traductrice, Elena Semionovna Tchijova est née en 1957. Son enfance s'est donc déroulée durant la période soviétique tandis qu'elle a vécu la majeure partie de sa vie adulte après la disparition de l'URSS. Comme beaucoup de gens de sa génération, elle a exercé divers métiers avant de se consacrer uniquement à l'écriture. Titulaire d'une thèse d'économie, elle a enseigné la gestion et l'anglais dans les années 90, s'est occupée de « business ». Elle est donc parfaitement représentative des Russes de son époque. Si la poésie, la littérature ou la spéculation philosophique tenaient une grande place dans la vie de leurs aînés, par goût ou par nécessité, nombre d'entre eux se sont, en effet, plutôt tournés vers le marketing et l'entreprise. Toutefois, Tchijova, suivant en cela une tradition bien ancrée dans l'intelligentsia russe, a commencé très tôt à écrire, surtout des vers, sans penser à en faire son métier. C'est à la suite d'un accident dont elle réchappe miraculeusement, qu'elle décide de repousser au second plan argent et carrière et de se consacrer entièrement à ce qui lui apparaît comme essentiel, à savoir la littérature.

Entre 2000 et 2011, elle publie, d'abord dans la revue *Zvezda*, puis en édition séparée, six romans. Deux d'entre eux, *La*

Laure (2002) et *La Criminelle* (2005)¹, figurent sur la Short List du Booker. Ce prix prestigieux vient, en 2009, récompenser son roman *Le Temps des femmes*. En 2011 paraît *La Vieille en terre cuite*, son dernier livre. Elena Tchijova dirige actuellement le PEN club de Saint-Pétersbourg et est rédactrice en chef de la revue *Vsemirnoïe Slovo*.

Le Temps des femmes a été mis en scène avec grand succès par Egor Peregoudov au théâtre Sovremennik² de Moscou en avril 2011 et par G.R. Trostianetski en février 2012 au BDT³ de Saint-Pétersbourg. Le premier insiste davantage sur le contenu spirituel du texte (la problématique du salut), tandis que le second privilégie la dimension historique.

L'argument du livre est extrêmement simple. À la suite d'une très brève liaison avec un jeune citadin « dans le vent » appartenant à un milieu privilégié, Antonina, naïve campagne venue travailler à Leningrad comme ouvrière d'usine, met au monde une petite fille, Suzanna, qu'elle élève seule. Elle se retrouve dans un appartement communautaire⁴ en compagnie de trois vieilles femmes, Ariadna, Glikeria et Evdokia qui ont perdu tous leurs proches dans les diverses tragédies de l'histoire soviétique. Ariadna, issue d'une famille autrefois aisée, a reçu une certaine éducation tandis que les deux autres sortent du « peuple ». Les trois vieilles femmes (les « grands-mères ») s'occupent de la petite Suzanna en lui inculquant des valeurs traditionnelles et religieuses, loin des jardins d'enfants soviétiques, tandis que sa mère fait vivre tout ce petit monde (les grands-mères ont des retraites dérisoires) et s'acquitte des lourdes tâches domestiques. Antonina meurt prématurément d'un cancer après avoir conclu un mariage fictif qui permettra aux vieilles femmes de continuer à élever

1. En édition séparée (2010), cet ouvrage s'appelle *La Sang-mêlé* (*Poloukroovka*).

2. En russe, *Sovremennik* signifie *Le Contemporain*.

3. Abréviation de *Grand Théâtre du drame*, l'un des théâtres principaux de Saint-Pétersbourg.

4. Après la révolution, beaucoup de grands appartements avaient été transformés en « appartements communautaires » où des familles vivaient souvent dans une seule pièce, partageant la cuisine, la salle de bains et le téléphone, d'où les conflits qu'on imagine. Il subsiste encore un certain nombre d'appartements de ce genre.

Suzanna jusqu'à ce qu'elle puisse voler de ses propres ailes. Devenue plus tard un peintre coté, c'est à elle qu'il appartient de dire les derniers mots du roman.

Le roman se déroule presque exclusivement dans un univers féminin. Les tragédies du ^{xx}e siècle russe sont responsables de millions de morts parmi lesquels on compte beaucoup plus d'hommes que de femmes en raison des guerres. Aussi est-ce aux femmes que se trouve, entre autres⁵, dévolue la tâche de garder la mémoire des faits sans lesquels le présent ne saurait ni être compris ni être vécu. De là, le titre de l'œuvre.

La narration n'est pas linéaire, bien qu'en dépit de nombreux retours en arrière, elle respecte pour l'essentiel, l'ordre chronologique. Le texte s'ouvre sur les funérailles d'Antonina vues par sa fille. La rencontre d'Antonina avec le père de son enfant a lieu en 1956, année des « événements » hongrois. La fillette naît sans doute en 1957, la même année que l'auteur. Antonina meurt vers 1963. Sont évoquées les années Khrouchtchev, le « dégel », avec des allusions au retour d'un certain nombre de prisonniers du Goulag, la dispersion par des bulldozers d'une exposition non officielle à Moscou, toujours sous Khrouchtchev, l'émigration d'intellectuels et d'artistes dissidents dans les années 70 (c'est le cas de Gricha, le compagnon de Suzanna qui porte le même prénom que le père qu'elle n'a jamais connu). La fin du texte se situe probablement durant les premières années qui suivent l'effondrement de l'Union soviétique. Constamment, de façon obsédante, reviennent dans les conversations des trois vieilles femmes et de leurs contemporains la révolution, la guerre civile, les répressions de la fin des années 30 et surtout la Seconde Guerre mondiale avec le blocus de Leningrad. Solomon Zakharovitch, médecin juif que Glikeria faillit épouser après la guerre, évoque brièvement mais avec force la campagne contre le « cosmopolitisme », autrement dit, l'antisémitisme qui marqua les dernières années du règne de Staline, notamment avec l'affaire dite des « blouses blanches ». Ainsi, la dimension historique occupe-t-elle une

5. C'est également aux femmes que sont incombées une grande partie des tâches de reconstruction du pays après la guerre.

place prépondérante dans l'ouvrage de Tchijova qui reproche d'ailleurs au postmodernisme russe d'avoir évacué cette problématique essentielle dans la littérature russe classique, se condamnant par là même à imiter sans rien inventer de vraiment marquant, le postmodernisme d'Europe occidentale et des États-Unis.

Dans ce petit livre, c'est en effet presque tout le XX^e siècle russe qui surgit par pans devant le lecteur. Destins brisés, peur omniprésente, non-dits, sentiments de haine ressurgissant de façon impromptue, émotivité à fleur de peau, vague culpabilité, donnent la mesure des souffrances et des traumatismes. Les événements ne font jamais l'objet de récits circonstanciés et complets. Ils apparaissent par fragments au détour d'une phrase, en réaction à une image de la télévision, par association d'idées (ainsi, quand Suzanna dessine un sapin sur un traîneau, les grands-mères songent immédiatement aux morts que l'on transportait de la sorte pendant le blocus). Ce sont des anecdotes, des lambeaux de phrases prononcées, des morceaux de destins rencontrés contés à l'occasion de souvenirs fortuits qui restituent sur le mode du concret et du vécu un passé douloureux et obsédant jamais présenté dans sa totalité. Pour cette raison, il reste relativement énigmatique pour qui ne connaît pas le contexte, en particulier pour l'enfant. D'ailleurs, Suzanna, devenue adulte, dira que les « grands-mères » ne parlaient jamais politique, alors qu'elle a entendu et retenu nombre de bribes de conversations qui subsistent probablement dans son inconscient⁶ !

Ce vécu est en général douloureux, cruel, insupportable, mais son tragique apparaît comme la norme. L'accumulation des souffrances, lot commun de tout un pays, les banalise. La fragmentation du récit participe du mode allusif sur lequel l'Histoire est évoquée et qui renvoie à la peur omniprésente. Même si les temps ont changé, on ne sait jamais... Ainsi, quand Antonina fait savoir qu'elle a des chagrins avec son amoureux, elle découvre, stupéfaite, que pour les grands-

6. Un exemple parmi d'autres : quand elle « prédit » à Gricha la date probable de la fin de l'URSS, elle se souvient sans doute inconsciemment des propos de sa « grand-mère » qui aimerait vivre encore une vingtaine d'années pour voir la fin du régime.

mères, il ne peut s'agir que d'arrestation... Le non-dit, le secret, le silence courent à travers tout le livre. Suzanna est muette (infirmité hautement symbolique !) et sa mère le dissimule à l'usine. De même cache-t-elle que sa fille est élevée par les « grands-mères » et prétend-elle que c'est sa mère, en fait décédée, qui s'en occupe, tout cela pour que l'enfant ne se retrouve pas ballottée d'un hôpital à un autre et, qui sait, envoyée dans un établissement pour handicapés. Les grands-mères ne manquent d'ailleurs jamais de lui recommander le silence. L'usine distribue du lait à consommer sur place et qu'elle emporte chez elle en cachette. Elle prétend avoir échangé sa place sur la liste d'attente pour une télévision avec une femme de l'atelier de montage afin d'éviter de mentionner son ami Nikolaï. Du reste, dès que le comité d'entreprise soupçonne une liaison, d'ailleurs inexistante, les ennuis commencent.

À la maison, les conversations un tant soit peu délicates s'interrompent abruptement et l'on répète sans arrêt à la petite fille de ne pas écouter les propos des adultes alors qu'elle vient juste de les entendre. Lorsqu'elle écrit le mot « *bolchviques* » sur un dessin représentant des statues d'Atlantes qui l'effraient, les grands-mères sont gagnées par la panique. Allant voir la présidente du comité d'entreprise pour toucher quelque argent, Evdokia se reproche de ne pas avoir su tenir sa langue... Plus tard, Suzanna renonce à exposer à ses professeurs ses idées iconoclastes sur la perspective⁷ de crainte de se retrouver entre les mains des psychiatres, voire dans un hôpital spécialisé... Le silence, le secret, ensèrent le pays, tant dans la sphère privée que dans la sphère publique. Pour Suzanna, ce non-dit fonctionne aussi comme un secret de famille. L'ignorance où elle est de son père et des circonstances de sa naissance se trouve redoublée par le silence partiel dans lequel sont immergées les vies des grands-mères ainsi que celle de sa mère. Les demi-vérités surprises à l'occasion de mots à double sens, de récits tronqués la persuadent de l'existence d'un mystère et elle édifie un monde à elle qui n'est autre qu'un univers de morts, connexe à celui

7. Idées qui rejoignent en grande partie celles de Pavel Florenski (*La Perspective inversée*).

des vivants, mais plus heureux, plus parfait. En effet, d'une façon ou d'une autre, la mort revient en permanence dans les propos des grands-mères. Dans le monde des morts de Suzanna, les manques et les souffrances disparaissent, se transforment (idée qui rejoint les rêves de sa mère). Ainsi, un cul-de-jatte se métamorphose en pigeon heureux et libre, évocateur de la colombe du Saint-Esprit et aussi du *Livre de la colombe*. Ce n'est pas un hasard si l'un des premiers tableaux de Suzanna représente dans le style de l'ancienne Égypte une femme qui boit de l'eau dans l'autre monde. Le « canon » byzantin qui dans les années 70 intéressait de nombreux peintres dissidents semblait à la jeune artiste trop éloigné de sa personnalité propre, mais elle est, en revanche, inspirée par le canon de l'ancienne Égypte qui développa une culture presque entièrement tournée vers l'au-delà et l'univers des défunts. Enfant, elle avait imaginé que le miroir (magique !) de l'armoire donnait accès à un appartement très semblable au sien et habité par une petite fille morte vêtue comme elle, son double, et ses deux parents, morts eux aussi, heureux et libérés de tout souci. Cette création d'un double, plus beau, plus heureux, est caractéristique des enfants à qui l'on a caché l'existence d'un frère, d'une sœur ou d'un proche décédés dans des circonstances tragiques impliquant l'ensemble d'une famille qui s'est reconstruite dans le non-dit⁸. Ici, l'absence du père, mort, parti, emprisonné, on ne sait, et la présence des trois grands-mères dont la relation à l'enfant est d'autant moins claire qu'elles s'expriment systématiquement de façon allusive, jettent forcément le trouble dans l'esprit de Suzanna, qui ne sait à quoi s'en tenir quant à ses origines et son histoire familiale et doit inventer un roman pour se construire.

La narration n'est pas linéaire, non plus, en ce sens que l'on passe constamment d'un point de vue à un autre. Les conversations peuvent être des dialogues de sourds : il arrive, comme dans la réalité, que les uns et les autres parlent en même temps de choses différentes. Par ailleurs, les discours intérieurs d'Antonina et de la fillette viennent souvent doubler

8. Voir par exemple *Un secret* de Philippe Grimbert ou, plus récemment, *La Réparation* de Colombe Schneck.

les conversations prononcées à haute voix. Comme dans la vie réelle, les pensées voguent dans des domaines parfaitement étrangers à l'instant vécu. À cette occasion, nous découvrons le monde intérieur d'Antonina, dans la vie timide et naïve, mais, en fait, passionnée et douée, en dépit de son peu d'instruction, d'une intelligence naturelle ainsi que d'une grande bonté. Quant à la petite fille, Suzanna, elle interprète à sa façon les propos des adultes en les mêlant aux contes de fées qu'on lui raconte et qu'elle utilise comme clé pour comprendre la réalité qui l'entoure. Cette intense activité d'imagination ainsi que le mutisme dont elle souffre jusqu'à l'âge de sept ans sont sans doute au fondement de son activité artistique ultérieure (ne pouvant s'exprimer par les mots, elle dessine en permanence). Comme souvent, le manque, la souffrance, génèrent une réparation par l'art.

Le passage des propos des uns au discours intérieur des autres est indiqué dans le texte par la typographie (paragraphes en italique, lignes sautées). Ainsi, le lecteur n'est-il pas perdu. Tchijova cite également des fragments de contes, d'apocryphes racontés à l'enfant qui servent en quelque sorte de contrepoint à l'histoire et la font participer du mythe. L'ouvrage se termine d'ailleurs sur un fragment du célèbre apocryphe *Le Livre de la colombe* qui pose la question du Bien et du Mal.

Ce procédé montre la coexistence des consciences avec leurs contenus différents qui se complètent, s'opposent ou se questionnent. Il souligne l'immense pouvoir des mots prononcés, leurs ricochets imprévisibles, parfois définitifs, chez des êtres qui peuvent en rester marqués à jamais, même et surtout sur le mode inconscient. Si Suzanna n'avait pas vécu avec les grands-mères, si elle avait appris des chansons sur « grand-papa Lénine » au jardin d'enfants de l'usine, quelle aurait été sa vie ? Quelle aurait été sa vision artistique, à supposer qu'elle soit devenue une artiste ? Cela dit, même lorsque l'appartement communautaire n'est plus qu'un lointain souvenir et qu'elle est devenue un peintre de renom dans un tout autre contexte socioculturel, Suzanna continue à vivre sur le plan spirituel avec celles qui l'ont élevée, peut-être au détriment de sa vie de femme. Ne demeure-t-elle pas éternellement une petite fille qui ne sera jamais mère à son

tour ? Ne réalise-t-elle pas son idée enfantine : « Je vivrai un peu, et puis je viendrai vous rejoindre » ? En revanche, cette communication permanente avec les défunts nourrit son art, lui permet de se réaliser dans la création...

Nous voyons en outre combien les inconscients communiquent, combien la pensée de l'Autre vient remplir le silence. L'homme que Suzanna dessine ressemble trait pour trait au père qu'elle n'a pas connu. Son premier tableau exposé, représentant dans le style de l'Égypte ancienne une femme qui boit de l'eau dans l'autre monde, reproduit le souhait et le rêve de sa mère agonisante. Le roman est un chœur polyphonique de femmes qui disent leur vie dans l'Histoire, tant à haute voix que dans le silence.

Parallèlement au sentiment tragique de la vie, nous assistons à ce que Tchijova dénomme sa « glamourisation ». Il s'agit de créer une image de l'existence, lisse, retouchée, parfaite, semblable aux clichés « photoshopés » des magazines sur papier glacé. Toutes les époques ont pratiqué à des fins utilitaires cette idéalisation de la vie, chacune avec ses moyens. Il s'agit, selon Tchijova, « d'une idéologie qui vise à simplifier la conscience, à l'aplatir ». À l'époque soviétique, cette tâche était dévolue au « réalisme socialiste » qui était tout sauf réaliste puisqu'il proposait une image de la vie sans aucun rapport avec la réalité, l'artiste devant montrer les germes d'un futur radieux prétendument enfouis dans le présent, et non ce dernier. De là une représentation idyllique des relations humaines, des conditions de travail, du cadre de vie, les tables croulant sous des monceaux de nourriture en pleine famine dans le film *Les Cosaques du Kouban*, un optimisme généralisé souvent à la limite de l'in vraisemblable, les « happy ends » obligatoires. La télévision, mass media par excellence, montrait systématiquement aux gens cette vie rêvée pour les persuader que telle était ou allait incessamment être la leur, misérable, épuisante, tragique. C'est de ce beau mensonge que se repaît la malheureuse Antonina sur son lit d'agonisante...

Les tableaux de Suzanna présentent le monde en deux dimensions, le Haut et le Bas. De la même façon, *Le Temps des femmes* se déroule simultanément sur deux plans. Il y a d'une part l'ici-bas, la vie concrète et, d'autre part, sa signi-

fication ontologique, dans un monde de réalités supérieures qui se dévoile par fragments. Toutes choses étant égales, ici, Tchijova reprend la problématique et certains procédés de Dostoïevski. Les pesanteurs de la vie soviétique sont évoquées avec une précision maximale : quotidien difficile, presque misérable dans un appartement communautaire dépourvu de salle de bains où la « norme » est de 4,75 mètres carrés par personne⁹, queues de plusieurs heures pour quelques kilos de farine, frugalité maximale, parcimonie systématique, intrusivité du comité d'entreprise qui s'imisce dans la vie privée des travailleurs (relations amoureuses, éducation des enfants), tracasseries administratives, règlements ineptes, muflerie généralisée de tous ceux qui détiennent un semblant de pouvoir. Les détails, les habitudes, les gestes, les odeurs, les termes ressusitent de façon prégnante ces années 1960-70 qui semblent, quelque quarante ans plus tard, avoir reculé dans un passé immémorial. Comme la Suzanna de son livre, Elena Tchijova a, elle-même, grandi à Leningrad dans un appartement communautaire situé place du Théâtre à proximité du théâtre Marie¹⁰ et de la cathédrale Saint-Nicolas-des-Marins. Elle est donc particulièrement bien placée pour décrire cette réalité. Son enfance a été bercée par les récits de sa mère et son arrière-grand-mère (son grand-père avait péri lors des combats de Siniavino et sa grand-mère était morte, épuisée par les privations du blocus et un travail harassant). En écrivant *Le Temps des femmes*, Tchijova pense encore aux membres de sa famille disparus au cours des répressions de 1937-1938. Cela dit, l'ouvrage n'est pas directement autobiographique puisque l'auteur avait ses deux parents et vivait dans une tout autre atmosphère. Pour Tchijova, toute œuvre est autobiographique sans l'être, l'écrivain doit pouvoir se mettre dans la peau de ses différents personnages, devenir eux. Cela explique sans doute l'humanité et la tendresse omniprésentes dans le livre.

Tchijova dote son ouvrage d'une dimension métaphysique en y introduisant le folklore, le conte, les apocryphes, des

9. Cela correspond à la réalité de l'époque.

10. Alors Kirov.

allusions mythologiques qui permettent de lire un même élément textuel sur plusieurs plans.

Naturellement, comme l'a souligné la critique, les trois grands-mères, si inscrites par ailleurs dans la réalité soviétique, évoquent les trois Parques de la mythologie qui filent, dévident et coupent le fil du destin. L'auteur les montre de façon récurrente tricotant, rangeant leurs aiguilles, coupant les fils, détricotant les vieux chandails pour en récupérer la laine, la lavant, la détendant. La laine ajoutée pour faire du neuf avec de l'ancien peut faire songer aux nouveaux événements, tandis que l'envers plein de défauts, de rajouts voyants suggère les horreurs soigneusement cachées, « l'envers du décor »... Le cliquetis des aiguilles à tricoter des grands-mères rythme tout le texte.

Glikeria brode une image de saint Georges triomphant du dragon qu'elle assortit d'un récit peut-être prémonitoire sur la destruction de Sodome et de Gomorrhe.

L'icône de Saint-Nicolas est plusieurs fois mentionnée dans le texte en relation avec Nikolaï Nikiforovitch qui, à son corps défendant, sauvera Suzanna.

Le prénom de Solomon, le médecin juif miraculeusement retrouvé, évoque naturellement la Sagesse de Dieu qui s'incarne également dans le prénom de baptême de Suzanna, Sofia. C'est d'ailleurs lui qui, le premier, attirera l'attention sur ses dons artistiques et suggérera de les développer.

On relève la présence de chiffres « magiques » : le trois (les trois grands-mères, les trois Parques), le sept : Suzanna est muette jusqu'à sept ans, elle prédit que le régime soviétique s'écroulera sept ans plus tard...

Les rêves d'Antonina dotent le vécu personnel (le village natal, l'usine, le mutisme de Suzanna, la robe neuve) et historique (le Goulag, son quotidien effrayant) d'une dimension archétypale et suggèrent un ailleurs d'amour et d'apaisement.

Enfin, le thème de l'eau vive revient plusieurs fois dans le texte avec des connotations différentes. C'est d'abord, tout simplement, l'eau bouillie qui se trouve au chevet de la malade, eau « morte » alors qu'elle souhaiterait passionnément de l'eau « vivante et pure ». Ensuite vient le conte effrayant que, dans son semi-délire, elle croit entendre sa mère défunte lui raconter. L'eau morte, crachée par le Corbeau,

figure maléfique, ne permet pas aux os de se ressouder. Autrement dit, cette eau ne permet pas la Résurrection. En revanche, la satisfaction du désir d'Antonina s'incarne dans le tableau de sa fille, image terrestre de la transcendance et du salut, car on ne peut s'empêcher d'évoquer à ce propos les paroles du Christ à la Samaritaine.

« Si tu savais le Don de Dieu
et qui est celui qui te dit :
“Donne-moi à boire”,
c'est toi qui l'aurais prié
et il t'aurait donné de l'eau vive. »

Elle lui dit : « Seigneur, tu n'as rien pour puiser et le puits est profond. D'où l'as-tu donc, l'eau vive ? » (...) Jésus lui répondit :

« Quiconque boit de cette eau
aura soif à nouveau,
mais qui boit de l'eau que je lui donnerai
n'aura plus jamais soif,
l'eau que je lui donnerai
deviendra en lui source
d'eau jaillissante en vie éternelle. » Jean 4, 13-14¹¹

Sur un plan religieux, ce mystérieux dialogue avec les défunts fait songer à la Communion des saints.

Suzanna ambitionne de peindre un tableau qui exprimerait l'essentiel du *Livre de la colombe*, le combat du Bien et du Mal, problématique que les images et les principes qui ont bercé son enfance lui ont rendu proche : « Autrement, pourquoi serais-je devenue peintre ? Pourquoi dormais-je et me suis-je réveillée ? » L'œuvre de Tchijova porte cette exigence en montrant la présence de la Transcendance au sein du terrestre le plus modeste et en assignant une mission éthique à l'œuvre d'art.

Marianne Gourg-Antuszewicz

11. Traduction Bible de Jérusalem.

À mes grands-mères

Mon premier souvenir : la neige... Un portail, un cheval blanc étique. Mes grands-mères et moi, nous clopinons derrière une charrette, le cheval est grand, mais bizarrement sale. En plus, les brancards sont trop longs et traînent sur la neige. Dans la charrette, il y a une chose sombre. Le cercueil, disent les grands-mères. J'ai beau connaître ce mot, je suis tout de même étonnée : un cercueil doit être en verre, c'est bien connu. Si c'était le cas, tout le monde pourrait voir que maman dort, mais qu'elle va bientôt s'éveiller. Je le sais, seulement, je suis incapable de l'expliquer...

Quand j'étais petite, je ne savais pas parler. Maman m'avait conduite chez des médecins, m'avait montrée à divers spécialistes, mais en vain : on n'a jamais trouvé la cause de mon mutisme. Jusqu'à sept ans je suis restée muette, ce n'est qu'ensuite que je me suis mise à parler, bien que, moi, je ne me souviens de rien. Les grands-mères aussi ont oublié, même mes tout premiers mots. Naturellement, je leur ai posé la question, mais elles m'ont répondu que j'avais toujours tout compris ; je faisais des petits dessins et il leur semblait que je leur parlais. Elles avaient pris l'habitude de répondre à ma place. Elles faisaient les questions et les réponses... Avant, mes dessins étaient dans une boîte. Dommage qu'ils se soient perdus : grâce à eux, j'aurais pu me souvenir de tout. Alors que j'ai oublié. Même le visage de maman.

Grand-mère Glikeria disait que nous avions une petite photographie, de celles qu'on met sur les cartes d'identité, mais qu'ensuite on l'avait

perdue quand on avait voulu faire faire un portrait sur métal pour le cimetière. Il a disparu, lui aussi. Peut-être que mon beau-père n'a pas trouvé le temps d'aller le mettre sur la tombe et que Zinaïda l'a jeté. Comme mes dessins.

Pendant longtemps, j'ai détesté l'hiver : quand la neige tombait, je me sentais angoissée. Je pensais à maman... Il me semblait qu'elle avait très froid dans sa robe d'été... Ensuite, c'est passé, mais l'angoisse est restée, comme si cette enfance qui s'était effacée de ma mémoire avait recélé quelque chose d'effrayant que je ne connaîtrais jamais...

1

La mère

J'émince des oignons tout en faisant oui de la tête : les vieilles savent mieux. Si c'est l'heure, c'est l'heure. D'ailleurs qu'est-ce que je pourrais bien leur dire ? Sévères comme elles sont. Comme si je pouvais les contredire ?...

Avant, j'avais longtemps vécu en foyer. Nous étions les unes sur les autres, mais, comme dit le proverbe, plus on est de fous, plus on rit : une chambre de huit lits. Alors que, maintenant, j'ai mes aises... Merci au comité d'entreprise. Zoïa Ivanovna m'a dit comme ça : « Et à présent, on fait quoi ?... L'enfant est coupable, peut-être ? Maintenant, c'est fait, tu l'as mise au monde, tu ne risques pas de la remettre dans ton ventre. Tu sais comment c'est chez nous ? C'est la mère qui dirige : c'est elle qui donne à manger et à boire. Pas de mari ? Et alors ? De nos jours, les femmes comme toi, on les aide et on les respecte. La famille de Sytine, le contremaître du sixième, s'est agrandie : maintenant, ils sont quatre. Par conséquent, ils ont droit à un deux-pièces rien que pour eux. Tu n'as qu'à emménager à leur place. »

Neuf mètres carrés et demi, je suis libre comme l'air, une vraie princesse. Si ma défunte mère pouvait voir ça, ne serait-ce que l'espace d'un instant...

Ils n'en ont rien à faire : « Tu n'es ni la première ni la dernière. Et souviens-toi que la famille de la petite, c'est nous,

l'usine. C'est notre gosse à tous. Les pouvoirs publics ne font pas de différence entre les enfants naturels et les autres. Par conséquent, sois tranquille, elle ne manquera de rien : la crèche, l'école maternelle, et quand elle sera plus grande, la colonie de vacances. Et toi, tu n'es pas seule, tu sais que tu as le collectif autour de toi. Par contre, tu as tort de faire des cachotteries. Ce n'est pas le vent qui t'a fait pousser un gros ventre. Les coureurs dans son genre, on sait comment les mater, vite fait ! »

J'ai gardé le silence et on ne m'a plus posé de questions.

Je me disais que c'était bien d'être dans une ville. Il y en a plein comme moi dans les rues. Des milliers et des milliers.

C'est pas comme au village. Là-bas, on aurait su tout de suite, on comptait les hommes sur les doigts de la main...

Si encore il avait été de l'usine, j'aurais peut-être tout révélé... Zoïa Ivanovna est sacrément gentille. Mais là, qu'aller raconter ? Je ne connais que son prénom. Ni adresse ni nom de famille...

Evdokia lève le sourcil :

– Il ne reste presque plus d'huile de tournesol.

Je regarde, tu parles !... Plus rien ! Juste quelques gouttes au fond de la bouteille. Elles la boivent ou quoi ? J'en ai déjà pris la semaine dernière.

– Et l'oignon, alors ?... – je regarde autour de moi. Il faut bien le faire revenir dans quelque chose.

– Eh bien, tu n'as qu'à prendre de la margarine, me dit-elle d'un ton important.

Il était beau, avec de la prestance. Mais incompréhensible. Il s'exprimait de façon étrange, à la manière de la ville.

– Mademoiselle, il me dit, ça fait longtemps que vous attendez ?

J'ai fait oui de la tête sans dire un mot, avec les inconnus je ne me sens pas à l'aise. Il avait l'air poli, mais c'est égal. Il est resté planté là un moment et puis il m'a demandé à nouveau :

– Comme ça, vous allez chez le Père Noël ?

– Comment ça ? – J'en étais tout étonnée.

– Votre sac, là – il le désigne du menton –, on peut y mettre des tas de choses. C'est pour les cadeaux ?

J'ai eu envie de rire.

– Quels cadeaux ! je fais, en souriant. Je vais au marché acheter des pommes de terre.

Le voilà qui prend l'air étonné :

– Au marché ? qu'il redemande. Avec un sac ?

– Comme ça, je lui explique, on est dimanche. Je dois en prendre pour toute la chambre.

– Pour la chambre ? – et il hoche la tête. Et le vestibule, alors ? Il va rester sans rien à manger ? À moins que votre chambre soit assez bonne pour partager avec tout le monde ?...

Les oignons me font pleurer et j'essuie mes larmes du revers de la main. Je souris furtivement.

Je touille, je touille... Avec la margarine, ce n'est tout de même pas terrible. Elle rejaillit de tous les côtés. J'ai la main tout éclaboussée, ça brûle. Encore une occasion pour Evdokia de faire la leçon :

– Badigeonne-toi le doigt avec du savon noir.

Il reste un moment à attendre, puis il se dirige vers le bec de gaz. Il a de longues jambes de héron. Il tourne en rond, piétine. Jette un œil sur sa montre : « Combien de temps on va attendre encore ? » Il n'a pas de patience, on voit qu'il se gèle. Et ses chaussures sont toutes fines, avec de la fourrure de la sainte farce.

– Il sera bientôt là, dis-je pour le consoler. Voyez, ça fait longtemps que j'attends...

– N-on. C'est fichu. Ça fait une éternité qu'on attend et il n'y a personne.

– C'est que les gens dorment.

– Ils dorment ? redemande-t-il. Ils ont bien raison. Je devrais faire pareil, imbécile que je suis...

Pour ça, il a raison, je me dis. Il a le visage tout chiffonné. Pour sûr, il aura fait la fête toute la nuit. Mais il ne sent pas l'alcool. Les hommes, chez nous, s'ils picolent le soir, ils en ont jusqu'au repas à puer la vodka.

Je me lance :

– Vous êtes debout bien tôt... Vous devez, vous aussi, avoir quelque chose d'important à faire ?

– Et comment... – il plisse l'œil. Je me suis réveillé et, hop, au marché. Pour acheter des pommes de terre.

– Oh, pas possible !, que je fais, toute contente.

Et lui, il me toise de la tête aux pieds et il dit :

– Je suis étonné, mademoiselle. Vous avez fait vos études en Amérique ou quoi ?

– Pourquoi ça, en Amérique ? – il me fait peur. Non, au village de Malye Polovtsy.

Il fronce les sourcils :

– Ici, en URSS ? me fait-il préciser. Mais vous oubliez le principal : on suit le collectif là où il va.

– Quel collectif ? – je perds complètement les pédales.

– Nous deux, tiens, dit-il en riant. Les citoyens qui se sont réunis à l'arrêt du bus... Dans les circonstances présentes, je propose de prendre un taxi...

Il m'avait invitée chez lui. Dans un grand et vaste appartement.

– Et où sont tous les autres ? je demande.

– Les autres, il dit, ils sont à la datcha. Les ancêtres¹, je veux dire.

Comment ça, je me dis, à la datcha ? Voyons, nous sommes en hiver...

– Et les voisins, ils sont où ? dis-je en regardant autour de moi.

– Hélas, fait-il avec un geste d'impuissance, nous n'avons pas cette marchandise en magasin. Nous vivons comme sous le communisme.

Je regarde. C'est vrai. Ils vivent à la façon des riches. Un bureau, des bibliothèques avec des livres. Au-dessus du canapé, un bonhomme barbu. Il porte une veste en tricot. Le tableau est encadré.

– Et celui-là, c'est qui ?

– Oui, fait-il avec un geste négligent de la main, il y a un type comme ça.

Je me perds en conjectures, c'est peut-être aussi un des ancêtres. Avec cette barbe, va donc savoir...

On s'assied, il fait du café. Des tasses, fines, blanches, on a peur de boire dedans. Et si tout d'un coup l'anse se détachait. « Sers-toi », me dit-il, et il pousse le sucrier vers moi. J'avale une gorgée et je ne peux pas m'empêcher de faire la grimace. Je mets deux cuillères de sucre, mais c'est toujours amer.

1. Façon de désigner les parents dans l'argot des jeunes de l'époque. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

« Le café noir, me dit-il, on aime ou on n'aime pas. Il faut essayer. Ne t'en fais pas, tu t'habitueras. » Il avale une gorgée, repousse sa tasse. Il n'a pas l'air de s'être tellement habitué...

On n'a pas bu de vin et pourtant, j'ai l'impression d'être ivre. J'écoute sa voix. J'ignore comment c'est arrivé... Il faut croire que j'ai eu un moment d'égarement...

J'ouvre le tiroir et je prends la râpe sans regarder. Maintenant, il faut râper la carotte... L'oignon n'en finit pas de grésiller... J'éteins le gaz dessous. Et la main qui me fait mal. Je tourne le robinet et je la mets sous l'eau.

Dans le courant de la semaine, il m'avait invitée au cinéma. J'étais toute contente. Moi qui enviais les filles du foyer qui se baladaient bras dessus bras dessous avec leurs copains. « On peut pas aller chez moi, qu'il m'explique. Les ancêtres ont rappliqué de la datcha. Ils ont passé leur temps à écouter la radio. » Et lui, il a l'air tout sombre.

On arrive au cinéma. On y donne *La Nuit du carnaval*, une comédie.

« C'est bien, je dis. Au foyer, tout le monde a aimé. » Il hausse les épaules.

Nous sortons du cinéma. Moi, je suis ravie, mais lui, il est plus sombre qu'une nuée d'orage.

– Tu n'as pas aimé ? je dis, étonnée. Moi, ça m'a beaucoup plu... C'est ça qu'il nous faudrait... Ils ont la belle vie, on dirait un conte.

– Les contes, c'est fini, fait-il avec un petit rire. La Hongrie², tu as entendu parler ?...

– Quelle Hongrie ? Ce qu'on montre à la télé ? Oui, je suis au courant. On nous a expliqué à la séance d'information politique : des éléments hostiles... Ils sont allés inventer quelque chose contre nous. Comme s'ils ne pouvaient pas vivre tranquillement là-bas ?

2. La scène se passe donc en 1956, année de l'insurrection hongroise et du XX^e congrès du PCUS où Nikita Khrouchtchev dénonça les crimes de Staline (mort en 1953). La suite se tient en 1962-1963, puisque la fillette est dans sa sixième année.

Je vois sa bouche qui se tord comme si on lui avait donné un coup de cravache. Il a les yeux troubles, ni vivants ni morts. Comme des yeux de poisson. Il fait un geste d'exaspération de la main et s'en va...

Courir derrière lui ?... Je reste sur place. Sans bouger, jusqu'à ce qu'il disparaisse...

« Oh, j'allais oublier ! Je vous ai acheté du fondant³. »

Elles aiment ça. Du fondant coloré, artisanal. On le mélange à la confiture, on laisse prendre et on dirait du caramel. Je le détache au couteau. Qu'elles picorent.

Il leur faut toujours du casson. Surtout pas du sucre en poudre. Des petites pinces brillantes. Anciennes. On n'en fait plus des comme ça. Elles font du bruit en cassant le sucre finement. Elles prennent un petit morceau et, hop, dans la bouche. Elles se le mettent entre les dents et le sucent. Avant, je pensais qu'elles voulaient économiser. Alors, vous pensez que je ne gagne pas assez pour acheter du vrai sucre ? Non, répondent-elles, c'est meilleur comme ça. Et la gamine, imaginez qu'elles lui ont appris à faire pareil. Quand on lui tend le sucrier, elle l'écarte...

Quand j'ai emménagé, les filles me faisaient peur : « Comment tu vas t'arranger pour vivre avec les voisins ! » Au foyer, on est toutes pareilles. Mais là, une étrangère, de la campagne, avec une petite. Va voir la femme de Sytine, elles me disaient : il se peut qu'elle soit de bon conseil.

Je la trouve. « N'aie pas peur des vieilles, qu'elle me dit. L'essentiel, c'est de leur faire comprendre qui tu es une bonne fois pour toutes, pour qu'elles n'aillent pas s'imaginer que ce sont elles qui vont faire la loi. Tu prendras ma place à la cuisine, près de la fenêtre. Elle est bonne. Je l'ai gagnée à la force du poignet. Et s'il y a un problème, n'hésite pas à leur crier dessus : tu verras qu'elles iront se cacher dans les coins comme des cafards. Dommage que tu n'aies pas d'homme, le mien, elles le craignaient... »

3. Ancienne recette à base de sucre cuit et de lait, le tout éventuellement aromatisé avec du citron ou des framboises.

J'emménage. Pas de problème, les vieilles sont tranquilles. Et pourtant, j'ai la frousse. La femme de Sytine, c'est une costarde, plus large que haute. Quand elle pousse sa gueulante, rien ne lui résiste.

Les premiers temps, je m'épuisais sans rien dire. Le matin, j'enveloppais la petite dans une couverture, la poussette était sous l'escalier, attachée par un cadenas. Un cadenas lourd, au bout d'une chaîne. La poussette, c'est l'usine qui me l'a offerte et j'ai acheté le cadenas à la droguerie. Je descendais en courant, j'ouvrais le cadenas, je le mettais au fond de la poussette sous le matelas et je remontais chercher l'enfant. On fonçait à la crèche, tempête de neige ou pas. Je la laissais aux assistantes maternelles et je filais au travail. C'est notre crèche, celle de l'usine, mais, peu importe, ça me fendait le cœur. Parfois, le contremaître me demandait de rester pour le second quart. Je revenais à la tombée de la nuit. Je trouvais la nounou de garde. Elle la réveillait, la langeait, l'habillait et me la portait. Tout ça aurait été très bien si elle ne s'était pas mise à être malade. Zoïa Ivanovna essayait de me remonter le moral : « Tous les enfants sont malades, la tienne aussi, il faut qu'elle passe par là. »

La crèche est en régime mixte : l'usine paye une partie du salaire du personnel. Et puis, quand il y a une fête, les mamans apportent, qui des bonbons, qui des bas. Je n'ai pas manqué de faire comme les autres, mais comment aller demander ? Les nourrissons sont nombreux et l'assistante maternelle est seule. Tantôt ma petite n'en finissait pas de crier parce qu'elle était mouillée, tantôt, c'était son ventre qui lui faisait mal. Je galérais d'un arrêt de maladie à un autre. Et naturellement, on me payait au lance-pierre. Quand on est à la production, c'est tout autre chose.

Dans un premier temps, ça pouvait aller. Sa température montait, on lui donnait des gouttes et elle tombait au bout d'un jour ou deux. Après, les convulsions ont commencé. Elle devenait toute bleue, se raidissait tout entière. Les yeux troubles, blancs. Terminé, je sentais son cœur s'arrêter de battre, c'était la fin. Alors, j'ai décidé de l'envoyer au village. Ma mère était encore en vie. C'est là que les vieilles femmes sont entrées en scène et en ont fait une affaire de vie ou de mort.

Elles, elles n'avaient personne. Leurs maris et leurs enfants avaient disparu, morts les uns après les autres. Pas de petits-enfants. Va travailler, elles me disent. Comme si à trois, on n'arriverait pas à s'en occuper ?

Et ça a commencé comme ça : j'allais au travail, du travail aux courses, je faisais la queue ici, la queue là et, à la maison, j'étais une sorte de domestique. La lessive à faire pour tout le monde, ranger, cuisiner. Leur retraite, c'était une misère. Je devais compléter. En revanche, la petite était comme une princesse. Trois nounous pour elle seule, et que je te la surveille et que je te la peigne. Elles la promenaient, lui lisaient des livres. Et elles lui apprenaient le français, figurez-vous.

La petite était futée, une fille de la ville, en un mot. Elle n'arrêtait pas de dessiner. À quatre ans elle savait ses lettres. Elle comprenait tout. Mais voilà, elle ne parlait pas. Cinq ans, bientôt six et pas un mot.

Du reste, la coupable, c'est moi. J'ai attendu le dernier moment, que ça se voie, pour dire que j'étais enceinte. Dans notre usine, on transfère les femmes enceintes à d'autres postes. Il suffit que la gynécologue vous donne un certificat médical pour qu'on vous dispense des travaux difficiles ou dangereux. On met les unes au ménage, les autres aux réserves. Les femmes mariées n'ont pas de problèmes. Elles sont dans leur droit. Mais dans mon cas, comment aller avouer ça ? La honte...

Avant qu'on adopte le décret, rien à faire. Tu n'as pas pris tes précautions, tu n'as plus qu'à garder l'enfant. Comme si on pouvait retenir les filles : à la première alerte, elles s'en débarrassaient sans rien dire à personne. Il paraît qu'il y en a une qui n'arrêtait pas. Les bonshommes en rigolaient : regardez-la un peu, cette parasite qui a exterminé toute une brigade à elle seule. Elle, ça ne lui faisait ni chaud ni froid, quelques jours de lit et c'était reparti. Mais on raconte qu'il y en a deux qui sont mortes. D'une sorte de septicémie. Depuis le décret, plus de problèmes : fais-toi avorter tous les ans si tu veux. Sûr que ça fait peur : on taille dans le vif. Mais je n'avais pas le choix et je me suis décidée.

Je suis allée à l'hôpital, mais le docteur m'a dit : « C'est trop tard. La grossesse est trop avancée. Il faut mettre l'enfant au monde. »

J'ai acheté des pilules à la pharmacie. Si je les prends, je me disais, je ferai peut-être une fausse couche. J'en ai pris pendant une semaine. Des clous...

Quand elle a eu trois ans, je l'ai menée à la polyclinique. La doctoresse a examiné sa bouche, a étalé des images sur la table. Bon, tout est normal, elle a dit. Elle entend. Elle comprend. C'est un retard de développement. Il faut attendre. Peut-être qu'elle va se mettre à parler.

Elle m'a dit qu'il y avait un professeur à Moscou. Pour y aller, il fallait encore de l'argent. Et où le trouver ? Déjà que je n'arrive pas à tenir jusqu'au bout du mois sans prendre une avance...

Dans un premier temps, je n'ai fait que pleurer : ah là là ! Ça sera un monstre... Ni école ni colonie de vacances. Et surtout, pas de famille. Qui voudra d'une femme muette ? Elle restera vieille fille toute sa vie. À moins qu'elle ne se trouve un muet qui fasse la paire avec elle.

Les vieilles, qu'elles en soient remerciées, ont essayé de me consoler. C'est Dieu qui décide de tout, disaient-elles. Tu verras qu'elle se mettra à parler. Mais, des fois, quand je marche dans la rue et que je croise les enfants des autres qui babillent, j'en ai le cœur qui saigne et je détourne la tête pour avaler mes larmes.

Les vieilles insistaient : à ton travail, surtout, ne dis rien. Si on te demande, tu réponds que tout va bien ; les gens ont la langue affûtée, mauvaise. Tous les malheurs viennent de là. Ils te jouent la comédie de la compassion, mais derrière ton dos, va voir ce qu'ils racontent entre eux ? Des fois qu'on te calomnie, qu'on te couvre de boue !

– Vous voulez de la soupe aux choux aigres ?

Bien sûr qu'elles en veulent. La soupe, ça fait du bien. Hier, j'ai pris un bon morceau de viande au supermarché de la place. De la poitrine. Elles aiment quand il y a un peu de graisse. Ou bien un peu d'os. C'est encore mieux si c'est un os à moelle. « La moelle, qu'elles m'ordonnent, gratte-la pour la petite. Nous, on n'en a pas besoin... »

Dans mes cuvettes... Dans le coin, là-bas. Le linge trempe. Je le laverai ce soir après mon quart.

Pour les vieilles, à l'usine, personne n'est au courant. J'ai dit que j'avais fait venir ma mère du village pour qu'elle s'occupe de ma fille. Zoïa Ivanovna, elle aussi, m'a questionnée. Non, je dis, à la maison, elle n'est pas malade. Et elle : tant qu'elle a l'âge d'être à la crèche, ça va, mais quand elle sera plus grande, il faudra qu'elle aille au jardin d'enfants, dans un collectif. Sinon, elle dit, pour l'école ça sera difficile si elle n'est pas habituée. J'ai réfléchi et je me suis dit, qui sait, peut-être qu'avec d'autres enfants elle se sentirait plus à l'aise. Elle se mettrait à jouer, à parler. Les vieilles n'ont pas voulu. Qu'elle reste donc à la maison, elles disent. Elle a bien le temps d'être malheureuse. Maintenant elles sont allées inventer quelque chose de nouveau : le théâtre.

On va à l'arbre de Noël ? je demande. J'ai pris des billets. À l'atelier, on en distribuait à toutes les mamans. Je les ai sortis pour les leur montrer. Sur le côté un talon donnant droit à un cadeau : le Père Noël distribue des bonbons, toutes sortes de friandises, des gaufres. Le Père Noël c'est façon de parler, naturellement, c'est l'usine qui paie. À l'atelier, on disait que c'était un bon talon. Avec un chocolat. Nous, on n'achète pas de ça, et on ne sait pas de quoi ça a l'air. Des fois des barres de soja, des fois des caramels, ça oui...

Elles ont regardé : non. Le cadeau, tu iras le chercher toi-même. Mais *elle*, non. Elle va ailleurs : au théâtre Marie. Pas besoin de billet, on nous laissera entrer comme ça. Elles connaissent une femme qui y travaille. Elles vont ensemble à l'église. Elle les fera entrer, les placera et veillera à ce que tout se passe bien. Elle aussi est seule : ni enfants ni petits-enfants.

Elles m'ont dit d'acheter un petit costume chinois, en laine. Une veste boutonnée, des guêtres et un bonnet. Elles disent que tous les enfants en portent. Ça doit sûrement être cher, dans les six roubles. Et des rubans pour mettre dans ses nattes. En soie, assortis.

Peut-être en nylon, je demande. Non, ça va pas, elles disent. Le nylon casse les pointes. À la maison elle porte des rubans tressés. Tout doux. Les vieilles les font en déchirant de vieux chiffons.

Pour le thé du matin, elles se réunissaient à la cuisine. Et tant que la petite n'était pas réveillée, elles réglait les choses importantes, faisaient des projets. Il faisait encore nuit, mais le jour s'ouvrait déjà comme un long siècle. Le temps diurne filait à tout jamais telle une route lointaine, on n'avait que le temps d'entrevoir les verstes les unes après les autres.

À neuf heures, on se levait, on s'habillait, on se lavait. À dix heures, un conte à la radio. À deux heures, le déjeuner. Après le déjeuner, une heure de repos : que tu dormes ou pas, tu dois rester allongée.

Entre les verstes, on s'occupait en fonction du temps qu'il faisait. Le principal, c'était la promenade. Là, on ne s'amusait pas avec des horaires. On devait se soumettre au cycle annuel, comme à la campagne.

Au printemps, elles allaient au petit square près du pont aux Lions. Au printemps, les squares sont pleins de boue et on les ferme pour les faire sécher. À l'automne, c'était le jardin de la cathédrale Saint-Nicolas : sous les chênes qui bordent la grille il y a des tas de glands. En octobre, les érables perdaient leurs feuilles et elles bruissaient sous les pieds... Avec les fêtes de novembre⁴ arrivait la première neige.

L'hiver, elles continuaient à aller à Saint-Nicolas ou dans le square du Soldat. Il y avait un toboggan hau-aut comme ça... Les enfants le dévalaient à tour de rôle, les uns sans rien, les autres en luge. Elles avaient une luge. Vieille, de bonne qualité. Mais leur petite, elles ne la laissaient pas tellement y aller. Et elles lui avaient appris à se promener à l'écart, aussi loin que possible des gens. Avec les enfants des autres, c'était une catastrophe : « Oh ! votre petite fille, elle est sourde-muette ou quoi ? » L'été, c'était plus calme : les uns étaient à la campagne, les autres en colonie de vacances.

C'est là, autour de cette table, qu'à peine leur avait-on confié l'enfant, qu'elles décidèrent d'un commun accord

4. Fête de la révolution d'Octobre, commémorée le 7 novembre à l'époque soviétique.

qu'il fallait commencer par la faire baptiser. En cachette, sans en informer la mère. La mère n'avait rien à faire là-dedans. Grâce à Dieu, elles connaissaient un sonneur de cloches de Saint-Nicolas. En dépit de sa surdité, il comprenait tout. Il accepta d'en parler au prêtre et de le faire venir chez elles.

Sur son acte de naissance, elle se prénomma Suzanna. Un nom pas chrétien, que Dieu nous préserve. Dans le temps, c'est comme ça qu'on appelait les filles de mauvaise vie pour ne pas faire honte aux saintes qui intercédèrent auprès de Dieu. Et à présent, c'est sa propre mère qui lui avait choisi ce nom bon pour un chien...

On réfléchit longuement, on feuilleta les Vies des Saints. Ce n'étaient pas les beaux prénoms qui manquaient, mais elles n'allaient pas prendre le premier venu. Le père Innokenti dit : cherchez en fonction de l'extrait de naissance. Si ce n'est pas le même sens, que ça commence au moins par la même lettre.

Glikeria y était allée de son invention : et pourquoi pas Serafima ? dit-elle... Non. On décida de la prénommer en l'honneur de Sofia. Le soir, en présence de sa mère, elles évitaient de la désigner par son prénom : *elle, pour elle, avec elle*. Pendant la journée, on lui donnait un diminutif câlin : Sofiouchka. Entre elles, elles disaient Sofia.

Le père demande : peut-être parmi vous y a-t-il une Vera, une Lioubov ou une Nadejda⁵ ? Elle serait bien comme marraine, elles pourraient célébrer leur fête ensemble. Elles firent non de la tête. Pas de Lioubov, ni de Nadejda, ni de Vera. Le temps de prendre leur décision, elles faillirent se disputer. Naturellement, il ne pouvait y avoir qu'une seule marraine. C'était elle qui était responsable devant Dieu. La marraine faisait partie de la famille et les autres, alors, c'étaient des étrangères ? Le père Innokenti les réconcilia. Dieu, leur dit-il, vous demandera des comptes à toutes, chacune à votre tour. Celle qui paraîtra la première devant Lui sera la première à répondre.

On ne savait s'il fallait en rire ou en pleurer : elles se mirent à comparer leurs bobos. Celle-ci avait le cœur malade, celle-

5. Les Vera (la foi), Nadejda (l'espérance), Lioubov (l'amour) et leur mère Sofia (la sagesse) sont fêtées le même jour.

là les jambes qui marchaient à peine. Le père Innokenti dit : il n'est pas donné à l'homme de connaître le temps qui lui est imparti. Il arrive que le Seigneur rappelle à Lui des gens jeunes et vigoureux et ne touche pas à des vieillards malades. Peut-on pénétrer Ses desseins ? Elles acquiescèrent. Se souvinrent de jeunes pleins de santé. Les leurs.

Evdokia Timofeïevna trouva dans ses affaires une chemise de baptême. Elle attendait dans la commode depuis des temps immémoriaux. Elle avait appartenu à Vassili, son fils aîné.

Ses os étaient déjà tombés en poussière, mais sa petite chemise était en vie.

Une étoffe fine qui ne pesait rien : des atours d'ange. Il n'y avait que les dentelles qui s'étaient fripées comme une plume tombée à terre. Son petit-fils ne l'avait pas utilisée. Son fils et sa belle-fille l'avaient interdit au motif qu'ils avaient leur foi à eux.

Son fils était devenu un chef. « On peut pas me comparer aux gars de maintenant, disait-il, tout fier. Depuis la guerre civile, je suis avec les bolcheviques, moi. »

Elle eut peur en secret. De leur porter préjudice.

Nous construisons une vie nouvelle, ironisaient-ils, alors que vous, maman, vous passez votre temps à rouspéter. Vous cherchez à nous traîner dans le passé tsariste. À faire le chemin en sens inverse en quelque sorte. On ne reviendra pas sur nos pas et votre religion, c'est de l'opium.

Qu'est-ce qu'ils ont à inventer n'importe quoi ? L'opium, ça se vend à la pharmacie, on le prescrit en cas de douleur. Et la belle-fille n'était pas en reste. Maman, regardez donc un peu autour de vous. Moi, je leur dis, c'est un peu tard pour ça. Regardez donc plutôt, vous. C'est à vous de la vivre, cette vie. Ils n'ont pas eu le temps de regarder qu'on est venu les embarquer. C'est comme ça qu'ils ont disparu – dans leur « commounisme ». Une chance, au moins, qu'on n'ait pas emmené le petit-fils. C'est *l'autre* grand-mère qui l'a pris.

Environ deux mois plus tard, pour la Pentecôte, j'ai préparé un cadeau et j'y suis allée. J'ai profité d'une minute où le gamin courait dans la cour pour en toucher un mot à la grand-mère. Allons, je dis, au moins, menons-le là-bas

ensemble. Sinon il va grandir comme un païen, un sans-Christ. Quel péché ! L'autre a pris peur : « Qu'est-ce que tu vas dire là, tu es folle ! Que ça vienne jusqu'à eux, ils rappliqueront sur l'heure et on le bouclera dans un orphelinat. Et là-bas, fini. »

Elle l'a emmené en évacuation. Ils ont été pris sous un bombardement près de Louga. Donc, c'est elle qui a comparu devant Lui la première, c'est à elle de répondre la première.

On prépara la petite chemise, on la lava. On étala les dentelles vétustes sur une serviette. Pendant qu'on les lavait on avait l'impression qu'elles blanchissaient. Mais quand elles eurent séché elles redevinrent jaunes. Peut-être fallait-il les faire bouillir... Elles eurent peur : toute une vie était passée, elle risquait de leur rester entre les doigts.

Elles firent chauffer l'eau à l'avance. Le père dit : bon, décidez-vous et habillez votre petite. Elles apportèrent la chemise et la mirent à Sofiouchka. Evdokia était debout, le visage comme mort : comme s'il était facile de voir son fils bébé ressuscité... Ensuite, ça alla, elle se reprit. Seulement, dit-elle, je ne peux pas être marraine. Dès que je regarde sa petite chemise, j'ai l'âme qui devient toute noire. C'est mieux que ce soit toi, Ariadna. Toi, tu as tout comme il faut : tu as perdu ton mari à la Première Guerre mondiale, ton fils à la Seconde, tes petits-enfants et ta belle-fille sont morts pendant le blocus. Tout comme chez les civilisés.

Elle est jolie ta civilisation, elle dit, s'ils sont couchés dans des fossés. Que ce soit plutôt Glikeria : elle n'a pas eu d'enfant. Le comte, son mari de la main gauche, a fui la révolution. Qui sait, il est peut-être encore en vie.

Bien. On est tombées d'accord. Ariadna sait mieux que nous. On est loin d'être à son niveau... Elle a de l'instruction. Elle a vécu à l'étranger quand elle était jeune.

Glikeria présente l'enfant et les deux autres reprennent les paroles du prêtre. Le père Innokenti dit : chantez doucement, que personne n'entende. Qui pourrait bien entendre, répondons-nous, il n'y a personne.

Il a fait une belle célébration, sans rien omettre, sans se dépêcher. Sofiouchka, intelligente comme elle est, cligne ses petits yeux, prête une oreille attentive comme si elle comprenait.

Elle n'a pleuré qu'une fois quand Glikeria a renoncé aux démons. Evdokia a jeté à Ariadna un regard comme un coup de couteau.

On s'est mis à table pour prendre le thé. Le père sourit : c'est mon péché mignon, dit-il, je suis un buveur de thé enragé. J'aime me faire plaisir à l'âme en le sirotant avec un bon morceau de sucre entre les dents. On a évoqué les samovars de la capacité d'un seau. Sur les brûleurs à gaz, ce n'est pas ça. L'eau bouillante est comme diluée, sans goût. Dans un samovar, quand elle est bouillante, elle a de la consistance.

Pour la mener à la communion, dit-il, c'est à vous de voir. Faites comme ça se trouvera. Pas de problème, répondons-nous, maintenant, c'est autre chose, on la mènera.

*

Beau temps. Il gèle et l'air est sec. Dès qu'il fera un tout petit peu plus chaud, ce sera idéal pour se promener. On jette un coup d'œil dans la cour : que du blanc. Mais on ne voit pas de concierge. Avant, ils avaient coutume de sortir avec leur pelle avant l'aube. Ceux d'à présent se sont complètement laissé aller. On est restées là à évoquer le passé.

Ariadna a été la première à reprendre ses esprits. Elle est allée dans le débarras ramasser les bas secs. Evdokia est allée chercher le gruau de sarrasin : la mère l'avait fait cuire la veille au soir et l'avait mis sous un oreiller. Quand on le retire de sous l'oreiller le gruau s'égrène facilement. Les grains sont bien séparés. On n'en trouve pas d'autre, ni de semoule ni d'avoine. Evdokia grogne : on met n'importe quoi dans les jardins. Le sarrasin est cher et il faut encore le trouver. Heureusement qu'Antonina en reçoit à son travail. Deux kilos par mois, pour elle et pour l'enfant.

Ariadna habille Sofiouchka, la fait venir. On lui a appris à aller toute seule au robinet. Glikeria se tient prête avec une cruche. En été, l'eau est chaude dans les canalisations, mais en hiver, il faut la chauffer pour la verser sur les menottes.

Evdokia commande : bon, maintenant, repos. Que l'enfant mange dans la tranquillité.

Quand elle a mangé, elle prend son thé. Quand elle l'a fini, elle repousse sa tasse. Dieu nous préserve de lui apprendre à se signer. Si, des fois, sa mère s'en apercevait !

Après le petit déjeuner, Glikeria la fait asseoir au métier à broder. C'est trop tôt pour apprendre à coudre, mais pour la broderie, c'est juste le bon moment. Et le plumetis et le point noué et le point avant. La leçon du matin est un pétale jaune d'or. Elle ne rend le travail que quand elle a terminé.

Elle travaille et Glikeria lui raconte des histoires : tantôt sur les saints, tantôt sur la Vierge.

Ensuite, c'est le tour d'Ariadna de lire un conte. Elle a les siens, des contes français. Le livre est épais avec des images. Incroyable qu'il n'ait pas été brûlé pendant le blocus... Elle lit jusqu'au bout et se met à la questionner en faisant les demandes et les réponses. Elle parle étrangement, en français. Parfois, elle fait semblant de se tromper pour vérifier si l'enfant a bien compris. Sofiouchka fait la moue, agite sa petite tête. Elle montre dans le livre que ce n'est pas comme ça.

Une fois, Evdokia a vu ça :

– Est-ce qu'elle saurait lire ou bien elle montre au petit bonheur ?

Ariadna s'est vexée :

– Pourquoi au petit bonheur ? Quand je lis, je suis les lignes avec le doigt pour qu'elle aussi, elle suive. Et ses lettres, elle les sait depuis longtemps. Je les lui ai apprises au printemps.

– Eh bien, fait Evdokia toute surprise, dis-lui de chercher un mot. Qu'elle le trouve dans le livre.

Sofia sourit d'un air rusé, parcourt les lignes de ses petits yeux. Deux fois, elle trouve.

– Allez, les instruites ! dit Evdokia toute joyeuse. Qui peut vérifier, des fois que vous vous soyez mises d'accord !

Sofiouchka plisse le nez. Elle rit.

*

La radio est grande, noire, suspendue au mur de la chambre d'Evdokia. Sofia arrive, monte sur un tabouret. Elle l'allume, y colle l'oreille. Doucement, pour ne pas gêner les grands-mères.

– Le soir je ne dormais pas et imaginez ce qui m’est revenu à l’esprit : autrefois, les bonbons étaient dans des boîtes. Les uns en vrac, les autres enveloppés dans du papier doré. On ouvrait la boîte et dedans on trouvait de petites pinces en argent. Ivan Sergueïtch en achetait souvent, il me gâtait.

Ses yeux sont gais, elle sourit, elle semble rajeunie.

– Il ne t’a pas gâtée, il t’a pourrie, à ce que je vois – Evdokia pince les lèvres. Voyez-moi de quoi elle se souvient : des bonbons dans du papier doré...

– Tu parles – elle fait la grimace –, des bonbons...

Evdokia est assise. Ses lèvres sont sèches, minces. Réduites à un fil.

– Hier, rue des Officiers, qu’est-ce que je vois ? On creuse encore. Une énorme fosse et de la vapeur qui s’en échappe en jets. Sur le côté, des passerelles en planches, au bord, ils ont installé des trépieds. Je fais avancer Sofia, Seigneur Dieu, une diablerie : des voix qui montent de sous la terre. Qui donc est là, dans l’eau bouillante ? Je regarde : des hommes. Deux, le museau tout sale, qui bricolent sous la conduite. Et en plus, ils rigolent : « Tu as peur de quoi, la mémé ? » Il y avait de quoi avoir peur, je vous jure. Des démons, Dieu me pardonne ! Ils creusent, ils creusent. Bientôt, ils auront tout creusé de part en part. Ils peuvent pas rester tranquilles sur la terre.

– Rue des Officiers, tu dis, où ? – Glikeria casse un tas de morceaux de sucre et les met dans une soucoupe. Elle est menue, toute menue. On dirait un moineau.

– Ici, au coin. Comment elle s’appelle déjà cette rue ? Rue des Décembristes.

Glikeria suce son morceau de sucre. Elle réfléchit :

– Ces décembristes, ils se sont illustrés quand, déjà ? Pendant la révolution ou la guerre ?

– Tais-toi donc – Ariadna hausse son épaule pointue. C’était au siècle dernier. L’insurrection des décembristes a eu lieu en 1825. Contre le servage.

Elle est instruite. Elle lit des livres. Elle en a une pleine étagère.

– Ha-ha – Glikeria hoche la tête –, voilà quand c’était... C’est pour ça que je ne peux pas me rappeler. La liberté, ça date de ma mère. Dans la famille, on descend tous de

serfs. Du reste, ma mère ne s'en est guère réjouie, de l'abolition du servage. Avec les maîtres, elle disait, c'était mieux. Ceux qu'on envoyait travailler en ville gagnaient bien. Donc déjà avant, ils étaient libres. Dans le temps, on vous payait partout. Il y en avait assez pour payer le seigneur et pour la famille.

– Avant-guerre aussi, figurez-vous – Evdokia se prend la joue –, on creusait de partout. Un jour, je marche, comme ça, et je me dis, qu'est-ce qu'ils ont à creuser ? Ils finiront par tomber sur un os. Je le dis à ma belle-fille. Et elle, elle fait la moue. Ils installent des canalisations, elle dit. Sous le tsar, elle dit, on s'en fichait qu'il n'y ait pas l'eau dans toutes les maisons.

– Et ma mère racontait que notre maître était un homme bien, plein de bonté. Il ne mariait pas les filles de force. Mon père était forgeron. Ils arrivent, comme ça, avec ma mère. Et le seigneur, tranquille... Il leur a donné sa bénédiction. Longtemps, les fiancés sont venus encore lui demander sa bénédiction. Le servage était déjà aboli, mais c'était égal...

– Et moi je dis, comment ça, on s'en fichait ? On avait un robinet depuis les temps anciens. Et l'eau était propre, elle ne puait pas. Et la belle-fille, elle rêvait, nous, on changera les conduites partout. Et on fera rouler des trains sous terre. Elle riait...

– Autrefois, avant la guerre, se souvient Glikeria, on riait souvent...

Evdokia plisse le visage :

– Pour ça, ils savent y faire. Tantôt ils rient, tantôt ils creusent la terre...

– Seigneur, soupire Ariadna, combien y a-t-il de fossés sans nom... Quand je pense combien il en est resté après le blocus...

– Après le blocus !... Et le canal ?

Glikeria se signe :

– Il y a sacrement de gens. Les uns creusent, les autres se couchent dans la terre.

– Si encore c'était comme ça... – Evdokia donne un petit coup de tasse sur la table. On croit avoir creusé pour les autres. Et après, pan, il se trouve que c'était pour soi... Bon – elle lisse la toile cirée. Si on reste à vous écouter, on accumule le péché. Mince, la dent me fait mal. Et dire que j'ai

la bouche vide, plus une seule dent, mais elles continuent à faire mal...

Les guêtres sont en grosse laine. Glikeria a défait un vieux gilet et les a tricotées en doublant le fil. Les bottes de feutre avec des caoutchoucs sont blanches. Maintenant on en fait des noires. Elles ne se plient ni ne se déplient sur la jambe, il faut marcher comme avec un boulet. Sous la chapka un fichu en coton. Elles le nouent, demandent si ce n'est pas trop serré. Le manteau est neuf, chaud. Eydokia a retourné le sien. C'est du drap. Et elle a mis deux épaisseurs de doublure ouatinée. Elle, elle en a un autre qui durera bien autant qu'elle.

– On va à Saint-Nicolas – elle ajuste son fichu, replie les extrémités sous son col. Pas besoin de traîneau, on ira à pied.

Ariadna ferme la porte :

– Quand vous passerez devant, n'oubliez pas de regarder, on vend peut-être des arbres de Noël...

Un large escalier en pente douce. À chaque étage, deux appartements. La maison est vieille mais, du passé, seule une grotte a subsisté. Les bolcheviques ne sont pas allés jusque-là. Des tritons, des coquillages marins, tout est intact. Chaque fois qu'elle passe devant, Sofia se retourne. Elle aime les contes.

Ariadna l'a remarqué il y a un bon bout de temps. Avant elle restait tranquille à écouter pourvu qu'on lui fasse la lecture. Que ce soit le Petit Chaperon rouge, Pinocchio ou la sorcière Baba Iaga. Maintenant qu'elle a appris, elle apporte le livre toute seule, l'ouvre et le donne à Ariadna. Ça veut dire, lis l'histoire de la petite fille, de la Petite Sirène. Ariadna n'en peut plus : elle est à bout de forces. Combien de fois peut-on lire la même chose... Voyons, tu le sais par cœur, elle lui dit. Mais la petite fait la grimace, ses yeux se remplissent de larmes, elle montre du doigt : lis. Ariadna a essayé de ruser : tantôt elle saute une chose, tantôt une autre. Erreur grossière ! Maintenant, elle est grande. Comme si on pouvait la tromper...

Glikeria a deviné la première. C'est qu'elle comprend qu'il s'agit de son mutisme, ce petit ange. La Petite Sirène est comme sa jumelle. Seulement, elle, elle sait pourquoi elle a perdu le don de la parole. Alors que la nôtre, est-ce qu'elle sait...

Devant la maison, il y a un square. Derrière, un monument. Il fait face à la place et nous tourne le dos. Quand il fait chaud, les enfants grimpent sur les rampes. En hiver, les rampes sont glissantes, gelées. Quand on est là, il suffit de tourner le coin pour voir les coupoles.

La grand-mère se tient le dos. Arrêtons-nous une minute, elle dit. Depuis le matin je ne le sens plus, comme s'il n'était pas à moi. Debout, elle regarde alentour.

– Si je pouvais, souffle-t-elle, vivre encore une vingtaine d'années...

Je marche à côté d'elle et je me dis : vieille comme elle est, qu'est-ce qu'elle a à faire de tant d'années ?

– Pour voir comment ça va se terminer pour eux.

Qui c'est, eux ?

Comme si elle avait entendu, Evdokia lâche d'un ton furieux :
– Pour eux, pour ces... bolcheviques. Bon, elle dit, toi, s'il te plaît, tais-toi. Et n'écoute pas une vieille bonne femme. Regarde plutôt sous tes pieds pour ne pas tomber... On va d'abord à l'église, je dois mettre un cierge. Pour moi, c'est un mauvais jour. Un triste anniversaire. Après, on ira se promener du côté du clocher. On fera un tour le long du canal et on rentrera.

En bas, c'est la pénombre. Le premier étage de l'église est tout orné. Quand on monte l'escalier, c'est d'une beauté indescriptible : où que l'on regarde, c'est décoré à l'or.

Quand elle était bébé, nous l'amenions à la communion. À présent nous avons peur. On détruit de nouveau les églises. Ils ne peuvent pas s'arrêter, les monstres. Après la guerre, ils avaient l'air de s'être calmés. Maintenant, ils recommencent...

À l'église, grand-mère Evdokia est sévère.

– Voilà, enseigne-t-elle, là-bas, c'est l'autel. Devant, les portes royales : quand on les ouvre, on voit tout au travers. Les prêtres vont et viennent dans l'autel comme les justes

dans le ciel. Le soir, quand le service commence, on allume les lustres. Une douce lumière, bienheureuse. On regarde et – votre âme se réjouit : l'or brille, flamboie, on dirait des braises qui coulent.

Elle va chercher des cierges, puis elle me prend par la main, me conduit devant une icône.

– Le cierge, dit-elle, il faut faire chauffer un peu sa base. Le poser solidement pour qu'il ne tombe pas. Ne roule pas des yeux. Fixe le visage de l'icône, en face. À présent, signe-toi pendant que personne ne te voit. Mais pas comme ça, malheureuse : croise fort les doigts, plie-les comme si tu voulais prendre une poignée de quelque chose. Invoque la Mère de Dieu pour les âmes perdues, pécheresses. Elle ne m'a pas écoutée, peut-être exaucera-t-elle une créature sans voix...

Les icônes ont des visages sévères, sombres. Dessous, les flammes dansent, se battent sur les cierges. Grand-mère Evdokia dit :

– Les âmes vivantes se chauffent. Quand ils auront brûlé, une vieille femme en noir viendra et jettera les morceaux carbonisés dans le bas de sa robe. Et nous, c'est pareil, nous brûlons, nous brûlons et nous nous éteignons. Les cierges, eux, brûlent jusqu'au bout, mais les hommes, il arrive qu'ils s'éteignent avant d'être carbonisés.

C'est mieux d'y aller avec grand-mère Glikeria. Avec elle nous approchons de saint Nicolas le thaumaturge : « Prie, m'enseigne-t-elle, Sofiouchka, pour ceux qui cheminent et qui voyagent. »

Elle a un saint Nicolas dans sa chambre. Dessous, il y a une lumière dans une coupelle rouge. Grand-mère s'approche. Elle reste debout, parle. Murmure, murmure. Mais lui, il se tait. Il ne sait pas parler, c'est clair.

« Nicolas, raconte-t-elle. Le saint hiérarque qui intercède pour tous. Pour ceux qui voguent sur la mer, qui s'égarerent dans la forêt. Voilà qu'il les remet dans le droit chemin. Il visite ceux qui sont en prison, guérit ceux qui sont couchés, malades... »

Elle me mène auprès de l'icône, explique : « Tiens, regarde. Toute la vie de l'homme est représentée. Et dans ce monde et dans l'autre. Là-bas, chez eux, il y a de la lumière. Le Seigneur est assis au milieu et les justes à ses

côtés. Ils ne se souviennent pas de leur vie passée : ils exultent de façon nouvelle. Et pourquoi se rappelleraient-ils ? Ils ont à présent autre chose, qui n'appartient qu'à eux...

» Et en bas, dit-elle, effrayante, c'est l'enfer. Là, il y en a des tortures : des pleurs et des grincements de dents. L'enfer, tu peux me croire, est peuplé de pécheurs. Seulement, Il descendra aussi jusqu'à eux, Il y condescendra. Il y a toutes sortes de pécheurs : il y a des pécheurs endurcis et des pécheurs par manque de bon sens. Ah, le tour que peut prendre la vie, soupire-t-elle, surtout quand on est jeune...

Nous sortons de l'église et nous marchons le long du canal. Il y a là une maison effrayante : des bonshommes énormes, debout. Grand-mère dit : des idoles, des fronts de cuivre. Nous les longeons, je jette un coup d'œil par en dessous : des pieds gigantesques. S'ils nous marchent dessus, ils nous écrasent.

Nous faisons le tour et nous rentrons.

– Eh bien ? – Grand-mère Glikeria nous aide à nous déshabiller. Vous êtes allées où, vous avez vu quoi ?

– Où on est allées toutes les deux ? répond grand-mère Evdokia. Dis, on est allées à l'église et puis on a marché le long du canal.

– Et comment il fait dehors ? Il gèle ? Je parie que vous êtes frigorifiées ?

On ôte nos caoutchoucs, on met nos bottes de feutre près du radiateur pour qu'elles sèchent.

– Pourquoi tu fais cette tête ? – Grand-mère Ariadna apparaît, debout contre la porte.

– Toujours pareil. Elle a peur de ces idoles – Evdokia défait son fichu. On a beau lui expliquer, c'est comme si on crachait dans un violon.

– Ce sont des statues, voyons – Ariadna hoche la tête. Comment peut-on en avoir peur ?

Elle me prend par la main, me conduit dans sa chambre.

– Voyons, je t'ai raconté. Ils s'appellent des Atlantes. Les sculpteurs les ont faits avec de la pierre. Une légende dit qu'ils auraient soutenu la terre. Et à l'intérieur, ils sont creux. Vides. Il n'y a qu'un fil de fer pour que ça tienne plus solidement.

Sur la table il y a un crayon, un livre pour adultes, grand ouvert. À côté, un paquet de feuillets. Grand-mère Ariadna me les donne un par un pour dessiner.

– Dessine un peu pendant que le repas chauffe.

Elle part.

En haut, un nuage. Sous le nuage, une grande maison. En bas, un long canal. Bordé d'une grille. Devant la maison, ils sont debout, immenses. Leurs têtes sont noires, effroyables. À l'intérieur, un câble. Leurs grands doigts se gonflent. Tout d'un coup, ils vont se mettre en marche...

J'ai posé le crayon, prêté l'oreille : non, on ne m'appelle pas. J'ai repris le crayon. De grosses lettres irrégulières. J'ai écrit :

Les Bolchviques

– On ne t'entend pas. Tu dessines ? – Grand-mère Ariadna jette un œil. Viens à table. Eh bien, montre un peu ce que tu as dessiné là ?... Seigneur Dieu...

Elle met ses doigts sur sa bouche. Se saisit de la feuille et sort de la pièce.

Grand-mère Evdokia entre, l'air menaçant :

– Qu'est-ce que tu es allée inventer, ma fille ? Tu as perdu la tête ou quoi ? Tu vas causer ta perte et celle de tous les autres par la même occasion. Aller écrire des bêtises pareilles !

Le visage sévère, elle me menace du doigt :

– Attention ! Je t'ai à l'œil !

*

– Evdokia Timofeïevna, fais quand même attention à ce que tu dis. C'est à force de t'entendre. Et imagine un peu qu'elle aille se mettre à parler ?... Oui, et à l'école, encore, que Dieu nous préserve... – Ariadna pense tout haut en remontant ses mailles.

– Oh, nos péchés sont lourds, soupire Glikeria.

– Qu'est-ce que nos péchés ont à voir là-dedans ?

– Je finis par ne plus savoir – Glikeria compte ses mailles – ce qui vaut mieux. Avec la vie qu'on a, avoir la langue bien pendue, ou ne pas dire un mot, comme ça.

– Qu'est-ce qu'elle irait y faire, à l'école ? Elle en sait bien assez comme ça, Evdokia prend la parole, l'air coupable. Tenez, moi, j'ai été trois ans en classe et ça m'a suffi pour toute la vie. La nôtre, elle connaît le russe et le français. Qu'elle apprenne à compter et ça suffira.

– Evdokia, réfléchis un peu : comme si c'était possible de ne pas aller à l'école. Si elle continue à ne pas parler on l'enverra dans un établissement *spécial*. – Ariadna chuchote comme si elle se méfiait de quelqu'un.

– Pour ça, non – elle élève la voix. Je la laisserai pas aller dans un endroit *pareil*. Il faudra me marcher sur le corps. Elle n'a rien à y faire.

– Ça va leur faire joliment peur de te marcher dessus – Glikeria se retourne pour regarder la porte. Ils viendront et ils l'embarqueront de force...

Au-dehors, tout est calme. Sur les carreaux il y a des guirlandes de fleurs. L'armoire à glace est dans le coin. Je ferme les yeux – j'ai peur. Comme si quelqu'un approchait à pas de loup et menaçait de m'emporter...

Les voix sont sèches, faibles, elles me parviennent à peine. Grand-mère Glikeria tricote un gilet. Elle l'a promis pour les fêtes. Il est chaud, bleu. « Elle n'entre plus dans le vieux, dit-elle, on va le détricoter. On ajoutera de la laine rouge. Et comme ça, elle pourra aller à l'école »...

C'est amusant de détricoter : les fils courent, s'enroulent, sautent hors des mailles. Glikeria tire sur le fil, Ariadna, assise en face, rembobine. Quand le fil casse, elle renoue les extrémités. On obtient des touffes toutes douces où les anciennes mailles font des bouclettes. On les lave, on les suspend à une ficelle et on met un sachet de sable sous chacune d'entre elles. Pour redresser les mailles. Sinon, on commence un nouveau tricot et les anciennes mailles sont toujours là qui rebiquent. Comme ça le fil est lisse, mais déchiré en beaucoup d'endroits. Elles tricotent, retournent, tout l'envers est couvert de petits nœuds...

*

Je suis rentrée du travail.

– Bon, j’ai fait un tour aux Galeries marchandes. Je leur ai posé la question. Des petits costumes, il y en a eu, elles m’ont dit, mais tout est parti. Il y a encore les commandes des entreprises. Je me suis dit que, peut-être, notre comité d’entreprise en avait commandé ?

J’ai pris un tas de pommes de terre et je les ai posées sur un journal. Au bout de la journée, j’ai les mains fatiguées : je laisse échapper le couteau. Aïe, je me dis, ça ne va pas fort, ces derniers temps. Le matin, quand je pars, ça va à peu près. Mais après, j’ai de ces nausées ! Et la nourriture me dégoûte, j’ai envie de vomir...

– Dimanche, n’oubliez pas qu’on doit aller faire la queue pour la farine. J’irai y faire un tour, des fois qu’il faille s’inscrire la veille au soir. J’ai entendu dire qu’on donnerait deux kilos par personne. Il faut encore chauffer des clous à blanc. L’an dernier, on a eu la flemme et la farine a pourri. Dimanche, pensez à vous préparer et à mettre des vêtements bien chauds. Il va falloir faire dans les deux heures de queue, peut-être même trois.

Pour la petiote je n’ai rien dit. De toute façon, on ne la laissera pas y aller : c’est pas de son âge de se bousculer dans les queues. D’autres, ça leur est égal : on les voit même qui traînent des bébés. Voyons ! On distribue les denrées en fonction du nombre de personnes présentes.

Je rince les pommes de terre, je les mets à cuire. À présent, il faut jeter les épluchures. On sent le froid qui monte de l’escalier obscur.

Les seaux à ordures sont dans le coin de l’escalier. Maman sort les épluchures de pommes de terre et les jette dans le seau. Le seau est plein, les épluchures débordent et tombent par terre. Je jette un coup d’œil et voilà grand-mère Evdokia en colère, elle crie : « C’est quoi, ça, Varvara la curieuse ?... À moins que tu n’aies pas peur de Corbeau, fils de Corbeau ? Attention, il surveille... »

La nuit, le Corbeau vient et picore la nourriture qui est dans les seaux. Il retourne tout, picore les épluchures et s'envole vers de nouvelles destinations...

Je m'en vais fouiller sur les étagères.

– Y a pas de clous, je dis. Va falloir encore se traîner à la poubelle.

– Cherche des planches bien épaisses, explique Evdokia : dans les minces il y a des clous fins qui ne vont pas.

Aujourd'hui, je n'irai plus, il fait trop sombre. D'ici dimanche, j'aurai le temps de les chauffer à blanc.

La cuisinière est noire, immense. Sur le devant, un portillon en fer par lequel on entasse les bûches. Dessus, il y a un verrou en fer forgé. On met les bûches et on ferme le verrou. Le feu craque dans le poêle, se déchaîne. Si on regarde par la fente, on voit les langues de feu qui se tordent, explosant de chaleur. De près, ça fait peur. Baba Iaga approche à pas de loup et t'enfonce vivante dans le poêle...

Elles chauffent les clous à blanc, les attrapent avec des pincettes. Ils sont tordus, rouges : quand ils sont refroidis, on les enfonce dans les bœaux de farine pour qu'elle ne pourrisse pas.

J'ai égoûté les pommes de terre. On s'est mis à dîner. Elles, elles mangent des pommes de terre avec de l'huile de tournesol. Suzanna a un petit fromage enveloppé de papier d'aluminium. Inutile, disent-elles, de la bourrer de patates. Elle aura bien le temps quand elle sera grande.

Je ris : « Vous voulez en faire une noble dame : peut-être qu'il faut lui acheter du caviar pressé ? »

Le repas est fini, elles quittent la cuisine. Maintenant, elles vont se mettre à lire. À la bonne heure, je me dis...

Grand-mère Glikeria repousse le livre.

– Les yeux me font mal, dit-elle. Ils sont devenus faibles. Le soir, je ne fais que larmoyer. Aujourd'hui, je m'en vais te raconter ce que je me rappelle.

« Dans un certain royaume, dans un autre État, il était une fois un roi et une reine. Ils vivaient en bonne entente, mais le destin ne les avait pas gâtés car ils n'avaient pas d'enfant. Ils avaient déjà perdu tout espoir, mais Dieu est miséricor-

dieux et il leur envoya enfin une petite fille. Ils se réjouirent, choisirent un joli nom. Et voilà qu'ils invitèrent des gens... »

Oh, ce n'est que maintenant que j'y pense : j'ai mis à tremper les affaires de l'enfant dans la cuvette commune. C'est bien que les vieilles ne l'aient pas vu. Elles veulent qu'on lave ses vêtements à part : « La crasse des adultes est corrosive. Elle s'accumule tout au long de la vie. On a beau laver, elle reste. » Bon, peut-être qu'elles savent mieux que moi. Avec toutes les années qu'elles ont passées à travailler à l'hôpital Maximilien. Comme infirmières à l'accueil.

C'est Evdokia qui y est entrée la première. Ensuite, elle a fait venir les autres. Elles étaient de garde vingt-quatre heures tous les deux jours. À l'hôpital, c'est commode. C'est un bon travail, facile : on reçoit le malade, on lui donne son linge d'hôpital et on est à nouveau pépère. Et on a la nourriture de la journée. On mange comme les malades. Pour se laver, pareil. Et puis les draps et les oreillers. On prend le linge et on le met à son lit. Et pas besoin de faire la lessive. On le rapporte et on le donne à l'infirmière économe. Si seulement ç'avait été comme ça au foyer... Mais on devait laver nos affaires nous-mêmes...

« ... Et cette sorcière était méchante. Elle ne pouvait pas supporter qu'on l'oublie. Dès qu'elle en avait vent, il fallait qu'elle invente mille vilenies : tout devait être selon sa volonté. Le roi et la reine s'inclinèrent devant les fées, les remercièrent de leurs dons généreux. À peine avait-on pris place à table qu'on entendit gronder le tonnerre du ciel. Un carrosse noir attelé d'un corbeau arriva. Le corbeau roulait des yeux effrontés, baragouinait dans son langage. La sorcière sortit du carrosse et alla tout droit vers le berceau. Comme ça, on voulait se passer de moi ? Vous allez voir ! Elle leva un doigt menaçant. Je vous ai préparé mon petit cadeau : qu'elle vive, dit-elle, jusqu'à ce qu'elle soit grande, mais quand elle sera grande, elle se piquera avec une aiguille empoisonnée et elle mourra instantanément... »

Je frotte, je frotte... Le savon est glissant et manque à tout instant de m'échapper des mains. Le blanc doit bouillir. Je tire à grand-peine le seau sur la cuisinière. Quand le linge

aura refroidi, il faudra le rincer à nouveau et ensuite le passer au bleu. Je force, ça me transperce carrément le ventre. Avant, ça pouvait aller, il me suffisait de rester couchée un moment et ça passait. Mais ces derniers temps, il y a du sang. Pas beaucoup. De petites pertes pendant un ou deux jours. Je dois quand même mettre une protection. Des chiffons que je lave à part.

Dans la cour, il y a une buanderie commune en sous-sol. Certaines ménagères y vont. Au début, moi aussi, j'y allais. Après je me suis juré de ne plus y mettre les pieds. La chaleur, la touffeur, ces énormes récipients. C'est bon pour celles qui sont en appartements communautaires. On ne risque pas de faire beaucoup de lessive dans une cuisine commune. Moi, j'ai de la chance : les vieilles se couchent tôt, pour ainsi dire, je fais ce que je veux jusqu'à la nuit.

« ... Le roi se mit à pleurer, la reine se mit à pleurer, mais la première fée souleva le rideau et apparut en pleine lumière. Elle s'était cachée pour être là quand la sorcière jetterait le mauvais sort. Ne pleurez pas, dit-elle pour consoler le roi et la reine. De toute façon, il ne sera pas fait selon sa volonté. Je n'ai pas suffisamment de pouvoir pour conjurer son mauvais sort, mais je ne resterai pas les bras croisés : je lance un charme à mon tour. Quand votre petite fille aura grandi, elle se piquera bien avec une aiguille empoisonnée. C'est inévitable. Elle se piquera et tombera comme morte, mais elle ne mourra pas. Elle s'endormira. Seulement, pour longtemps. Et quand son heure sonnera, ses yeux s'ouvriront. Et elle se réveillera à tout jamais... »

Grand-mère Evdokia jette un coup d'œil dans la chambre :
– Vous avez assez lu ? Maintenant, il faut dormir. Je t'allume ta lumière ? – elle cherche à tâtons le bouton de la veilleuse. Je parie que tu ne t'endormiras pas sans lumière.

La loupiote est blanche avec des arabesques rouges. On dirait une petite maison. Sur les côtés, il y a des fées dessinées et tout en haut, un petit coq doré...

J'ai fait la lessive. Tordu le linge. Je l'ai suspendu dans toute la cuisine. On est bien, la nuit, je me dis. C'est calme.

Dehors, toutes les fenêtres sont noires comme s'il n'y avait personne.

Près des Galeries marchandes, j'ai bien cru que je *le* voyais. Mon cœur a hurlé dans ma poitrine. Seulement, j'ai été surprise de lui voir l'air si important. En chapka de veau fauve. Je le dépasse. Je le regarde en douce. Non, ce n'est pas lui. Et qu'est-ce que je suis allée chercher... Il est différent. Comment ça, différent ? Impossible à dire comme ça. Je n'ai pas les mots qu'il faut.

Tant d'années ont passé. Je me suis mise à oublier son visage. À ce qu'on dit, il apparaîtra dans sa fille et je serai bien obligée de me souvenir. Surtout si elle lui ressemble. Pour l'instant, c'est difficile à dire, on dirait plutôt qu'elle tient de ma défunte mère. Mais si, tout d'un coup, elle s'assied, qu'elle appuie sa joue sur sa main et qu'elle lève les yeux au plafond, c'est lui tout craché. De visage, on ne peut pas dire qu'elle lui ressemble, mais elle a hérité de ses expressions. Elle n'a jamais vu son père de sa vie, mais c'est comme si elle se souvenait de tout. Et si elle se met à parler ? Des fois qu'elle parle tout pareil ? Et je n'en comprendrai encore pas la moitié... Je me reprends : qu'elle parle comme elle veut, qu'elle ne parle qu'en français si ça lui chante. Pourvu qu'elle parle...

Ces histoires, c'est totalement incompréhensible. Quand j'étais gamine, j'ai vu des choses qui tenaient du miracle. Le même père, la même mère et des enfants tous différents. L'un est un bourreau de travail qui ne lève pas le nez de sa besogne. L'autre est un flemmard comme on en voit rarement... Au village, j'ai demandé à l'institutrice comment ça se faisait. Je l'ignore, m'a-t-elle dit. Tout vient de la nature.

Quand j'étais enceinte, j'y pensais aussi. Je suis allée trouver Zoïa Ivanovna.

– Tout vient de l'éducation, me répond-elle. Tu récolteras ce que tu mettras en elle. Si tu loupes le coche, elle deviendra comme son salopard de père.

– Pas la peine de faire des jérémiades maintenant, je dis. Son père est comme il est, mais c'est ma faute à moi aussi.

Combien de fois ma mère m'avait mise en garde ! Est-ce qu'elle m'a dit d'aller prendre du bon temps avec le premier venu ?...

Et, en plus, je pense que beaucoup de choses dépendent du nom. Tiens, prenez le mien : Tonka⁶, encore et toujours Tonka. J'avais décidé que si c'était un garçon je l'appellerais comme son grand-père. Pour les hommes, tout se vaut. Mais une petite fille, il faut qu'elle entende un joli nom depuis le plus jeune âge. Comme ça, peut-être qu'elle n'aura pas la même vie que moi.

D'après la loi, on peut donner n'importe quel patronyme. Zoïa Ivanovna me conseillait : « Inscris le prénom de ton père, son grand-père. » Bon, je ne sais pas, mais il me semble qu'il y a là quelque chose de pas bien, de pas normal. Mieux vaut la vérité. Et c'est ce que j'ai inscrit.

Les vieilles, elles, raisonnent à leur façon.

– Ce qui est né grandira. Il arrive qu'une pomme aille pousser sur un sapin et inversement, une pomme de pin sur un pommier.

– Alors, je demande, à quoi bon faire des efforts ? Suivre l'enfant pas à pas ? Si, par exemple, c'est une pomme de pin, elle ne deviendra pas une pomme.

– Non, acquiescent-elles. Mais si c'est une pomme, ça dépend de l'entourage qu'elle reste sauvage et aigrette ou qu'elle s'emplisse d'un suc délicieux...

Je cligne des yeux : les pelotes de couleur roulent... Tous leurs fils sont emmêlés. Les grands-mères ramassent les extrémités et les nouent... Le rideau de la fenêtre ondule : une fée s'est cachée derrière pour attendre la méchante sorcière. Et celle-là a attelé les Corbeaux fils de Corbeau et parcourt les rues : elle passe devant l'église, longe le canal, va à la fameuse maison noire... Les bolcheviques les regardent, tout contents. Ils agitent leurs doigts creux...

*

– Hier, se plaint Ariadna, je n'arrivais pas du tout à dormir.
– Je t'ai entendue te tourner et te retourner, va. On entend tout derrière la cloison.

6. Tonka est un diminutif d'Antonina, avec une note légèrement dépréciative.

– Je mourais de soif, se justifie l’autre. La gorge complètement desséchée. Je me suis levée deux fois pour aller boire. Rien n’y a fait.

– De l’eau sans rien d’autre dedans ? Si au moins tu y avais versé quelques gouttes de valériane. Ou de corvalol⁷.

– J’étais couchée et je réfléchissais... Si mon petit-fils Aliochenka avait vécu... Sofia aurait eu l’âge d’être sa fille.

– Oh ! – Glikeria ajoute du sucre en morceaux. – Bon, pour l’heure, elle ne parle pas. Mais quand elle va se mettre à parler, elle posera des questions sur son père, c’est sûr.

Evdokia pince les lèvres :

– Qu’elle demande à sa mère. Sa mère est là pour ça, non ? Ariadna regarde autour d’elle, cherche les pincettes.

– Après toutes ces années... Il ne s’est jamais montré. C’était sûrement un sale type.

– Et s’il était déjà mort ?...

– Attends qu’il meure et bois de l’eau – Evdokia trempe sa biscotte pour la ramollir. Les coureurs dans son genre, ça vit longtemps.

– Arrête un peu – Glikeria essaie de le défendre. Imagine que depuis l’autre monde il admire sa fille en train de grandir.

– C’est ça, il admire... – elle pince les lèvres. Au lieu d’admirer, il ferait mieux d’aider la petite. D’implorer Dieu qu’elle parle.

– C’est pas possible – Ariadna souffre. Vous ne savez même pas ce que vous dites. On dirait des sauvages.

– Ici, c’est pas difficile de revenir à l’état sauvage – Evdokia se mord les lèvres. C’est une chance d’avoir quelqu’un d’aussi cultivé que toi... Sans toi et ton intelligence, on serait fichues.

– Antonina dit qu’il a disparu... il est parti et, fini, terminé – Glikeria baisse les yeux, fixe sa tasse. Alors, je me dis... Pourquoi il a disparu comme ça ? Tout peut arriver !...

– Tu racontes des sottises – Evdokia se dresse comme un loup. C’était quand, déjà ? En ces années, au contraire, on libérait⁸. Beaucoup de ceux qui avaient survécu sont revenus. Pas comme... – elle est furieuse. Repousse sa biscotte.

7. Médicament pour calmer les palpitations.

8. Il s’agit du « dégel » khrouchtchevien après le XX^e congrès du Parti.